

## **Évangile selon Jean, chapitre 11, versets 1 à 44**

Il y avait un homme malade, c'était Lazare de Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe. Il s'agit de cette même Marie qui avait oint le Seigneur d'une huile parfumée et lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux.<sup>1</sup> C'était son frère Lazare qui était malade. Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. »

Dès qu'il l'apprit, Jésus dit : « Cette maladie n'aboutira pas à la mort, elle servira à la gloire de Dieu : c'est par elle que le Fils de Dieu doit être glorifié. » Or Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare. Cependant, alors qu'il savait Lazare malade, il demeura deux jours encore à l'endroit où il se trouvait.

Après quoi seulement, il dit aux disciples : « Retournons en Judée. » Les disciples lui dirent : « Rabbi, tout récemment encore les autorités juives cherchaient à te lapider, et tu veux retourner là-bas ? » Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures de jour ? Si quelqu'un marche de jour, il ne trébuche pas parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il trébuche parce que la lumière n'est pas en lui. »

Après avoir prononcé ces paroles, il ajouta : « Notre ami Lazare s'est endormi, mais je vais aller le réveiller. » Les disciples lui dirent donc : « Seigneur, s'il s'est endormi, il sera sauvé. » En fait, Jésus avait voulu parler de la mort de Lazare, alors qu'eux se figuraient qu'il parlait du repos du sommeil. Jésus leur dit alors ouvertement : « Lazare est mort, et je suis heureux pour vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui ! » Alors Thomas, celui que l'on appelle Didyme, le Jumeau, dit aux autres disciples : « Allons, nous aussi, et nous mourrons avec lui. »

À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau ; il y était depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie est distante de Jérusalem d'environ quinze stades, beaucoup d'habitants de la Judée étaient venus chez Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frère. Lorsque Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie était assise dans la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » – « Je sais, répondit-elle, qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » – « Oui, Seigneur, répondit-elle, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde. »

---

1 Évangile selon Jean, chapitre 12, aux versets 1 à 8

Là-dessus, elle partit appeler sa sœur Marie et lui dit tout bas : « Le Maître est là et il t'appelle. » À ces mots, Marie se leva immédiatement et alla vers lui. Jésus, en effet, n'était pas encore entré dans le village, il se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Judéens étaient avec Marie dans la maison et ils cherchaient à la consoler. Ils la virent se lever soudain pour sortir, ils la suivirent : ils se figuraient qu'elle se rendait au tombeau pour s'y lamenter. Lorsque Marie parvint à l'endroit où se trouvait Jésus, dès qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Lorsqu'il les vit se lamenter, elle et les Judéens qui l'accompagnaient, Jésus frémit intérieurement et il se troubla. Il dit : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils répondirent : « Seigneur, viens voir. » Alors Jésus pleura et les Judéens disaient : « Voyez comme il l'aimait ! »

Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « Celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle n'a pas été capable d'empêcher Lazare de mourir. » Alors, à nouveau, Jésus frémit intérieurement et il s'en fut au tombeau ; c'était une grotte dont une pierre recouvrait l'entrée.

Jésus dit alors : « Enlevez cette pierre. » Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il doit déjà sentir... Il y a en effet quatre jours... » Mais Jésus lui répondit : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » On ôta donc la pierre.

Alors, Jésus leva les yeux et dit : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Certes, je savais bien que tu m'exauces toujours, mais j'ai parlé à cause de cette foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. » Ayant ainsi parlé, il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Et celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains attachés par des bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus dit aux gens : « Déliez-le et laissez-le aller ! »

## **Évangile selon Luc, chapitre 15, versets 11 à 32**

Jésus leur dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : “Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir.” Et le père leur partagea son avoir. Peu de jours après, le plus jeune fils convertit en argent tout ce qu’il avait et partit pour un pays lointain où il dilapida son bien, vivant sans modération.

Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans l’indigence. Il alla se mettre au service d’un des citoyens de ce pays qui l’envoya dans ses champs pour y garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre des gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il se dit : “Combien d’ouvriers, chez mon père, ont du pain en abondance, tandis que moi, ici, je meurs de faim ! Je vais aller vers mon père et je lui dirai : Père, j’ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d’être appelé ton fils. Traite-moi comme l’un de tes ouvriers.” S’étant levé, il alla vers son père.

Comme il était encore loin, son père l’aperçut et fut ému aux entrailles : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : “Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne mérite plus d’être appelé ton fils...” Mais le père dit à ses serviteurs : “Vite, apportez la plus belle tenue, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé.” Et ils se mirent à festoyer.

Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses. Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c’était. Celui-ci lui dit : “C’est ton frère qui est de retour, et ton père a tué le veau gras parce qu’il l’a vu revenir en bonne santé.”

Alors il se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l’en prier. Mais il répliqua à son père : “Voilà tant d’années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres et, à moi, tu n’as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a mangé ton bien avec des filles, tu as tué le veau gras pour lui !” Alors le père lui dit : “Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé.” »

## **Méditation :**

Vous aurez peut-être remarqué que nos deux textes parlent de la mort. Au niveau biologique, on peut affirmer que la mort constitue la cessation de la vie, la fin de notre existence en ce monde. C'est ce qui semble arriver à Lazare. De mourant qu'il était à cause de sa maladie, le voilà mort. On l'a mis dans un tombeau, plus de relation possible avec lui.

L'apôtre Paul, dans sa lettre aux Romains de son temps, parle de la mort comme d'une conséquence du péché.<sup>2</sup> Comment se fait-il puisque nous sommes des êtres mortels ? C'est que dans la conception juive, être mort, c'est être privé de la relation avec Dieu. Voilà d'ailleurs pourquoi toucher un mort y est considéré comme un acte d'impureté. Or le péché est bien ce qui nous sépare de la relation à Dieu. Nous y reviendrons.

Lorsque quelqu'un meurt, cette séparation dans la relation, d'une relation qui passait par la médiation d'un corps, nous conduit à vivre le deuil et à exprimer notre tristesse par des pleurs. Il est bon que Marthe et Marie se retrouvent entourées. Tout le monde n'a pas cette chance ni même le temps de vivre le deuil.

Jésus aussi pleure. Mais pleure-t-il la mort de Lazare qu'il aimait, comme le croient les Judéens ? Ou pleure-t-il à cause de la croix qui s'approche, de son terrible sacrifice qui manifestera le don total de lui-même dans l'amour et non dans la puissance ou la violence ? On ne sait pas vraiment.

Ce qui est sûr, c'est qu'il frémit par deux fois. La première fois lorsqu'ils voient les proches de Lazare se lamenter et la seconde lorsque certains le critiquent de n'avoir pas empêcher Lazare de mourir. Le texte nous le dit donc clairement, c'est le manque de foi, de confiance en lui, qui fait frémir Jésus et non la mort de son ami Lazare.

Pour notre part, nous confessons le Christ ressuscité, victorieux de la mort. C'est une espérance que la communion avec Dieu et entre nous ne s'arrête plus lorsque vient la fin de notre existence en ce monde. Certains parlent même de naître au Ciel. Oui, le Christ est la résurrection et la vie ; et Lazare a bien été ressuscité, en ce sens que mort une seconde fois, peut-être de vieillesse, la résurrection du Christ lui a permis, non d'être dans le séjour des morts, mais dans la pleine communion avec Dieu et en Dieu.

Mais il existe d'autres morts que le trépas, que la fin de l'existence en ce monde, qui n'est, si nous avons confiance en Christ, qu'un passage, qu'une Pâque vers l'amour de Dieu en plénitude.

---

2 Lettres aux Romains, chapitre 5, versets 12 à 14

Nous pouvons avoir souvent entendu la parabole dite du fils prodigue. Ce fils cadet voulait vivre comme un bon vivant, mais sa situation s'est dégradée et le voilà à garder des cochons. Lorsqu'il revient plus tard vers son père, ce dernier va dire à ses serviteurs : « mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie ». Mais quelle mort a vécue ce fils ?

Pour son frère aîné qui ne veut pas participer aux retrouvailles, c'est clair, il s'agit d'une "mort morale". Le fils de son père, puisqu'il se refuse à l'appeler "mon frère", a gaspillé sa part d'héritage dans la débauche avec des filles. Mais s'agit-il de la vérité, où s'agit-il d'un propos méprisant d'un frère qui ne comprend pas l'attitude de son père envers son autre fils ?

Car notre texte ne parle pas de débauche mais d'une vie immodérée. Peut-être que le fils cadet n'a été que trop dépensier, sans nul autre tort. Alors oui, il a une bonne part de responsabilité dans les conséquences de sa situation, lui qui a dépensé toute sa part d'héritage, la réclamant du vivant même de son père, sans attendre son décès, comme nombre de contemporains qui vivent pour eux-mêmes et comme si Dieu était mort, inexistant.

Mais s'il a bien une bonne part de responsabilité, notre fils cadet semble vouloir l'assumer. En effet, une fois sans argent, il ne retourne pas chez son père, il ne demande pas l'aumône. Non, il cherche un travail et il prend celui qui vient. Il accepte même un métier peut enviable pour un juif qui considérerait les cochons comme impurs.

Mais malgré ce travail, il meurt de faim. Certes il y a, nous dit la parabole, une famine. Pourtant les porcs ont de quoi manger tandis que lui-même ne pas le droit de manger leurs gousses. Il n'est plus traité avec dignité dans le système économique où il est, comme nombres de nos contemporains, ici même dans notre pays, qui malgré leur travail, n'ont pas de quoi bien se nourrir ou se loger. Le fils cadet meurt socialement et, avant d'y perdre la santé, il se dit qu'il vaut mieux retourner chez son père. Là il pourra retrouver de la dignité, car même si son père venait à ne plus le reprendre comme fils, il sait qu'il pourra y devenir ouvrier et que les ouvriers sont bien considérés chez son père.

Mais tout le monde n'a pas un parent prêt à tendre ses bras ou ayant les moyens d'ouvrir à nouveau l'horizon de la vie, à permettre une vie vivable au-delà d'un quotidien juste supportable, où nombre y perdent plus que leur santé.

S'il n'avait pas eu son père, s'il n'avait eu que son frère aîné, il n'aurait peut-être reçu pour seule réponse que la remarque assassine de ce dernier sur sa vie d'avant. Que le frère aîné soit interloqué de l'accueil de son frère par leur père, c'est bien légitime. Ce frère aîné n'a eu de cesse de travailler et si cela était de nos jours on pourrait ajouter : et de payer ses impôts et cotisations. Se faisant, ce frère aîné n'a vécu qu'en ouvrier, oubliant peut-être que lui aussi pouvait vivre de la liberté d'être fils et prendre le temps de festoyer avec ses amis.

Mais surtout, l'aîné ne veut voir qu'une responsabilité coupable et définitive concernant son frère, responsabilité coupable dans laquelle il l'enferme : S'il s'est retrouvé dans cette situation, c'est qu'il l'a bien cherché, point final ! – Alors qu'il se pensait proche de son père, le fils aîné n'est pas moins sans péché : il se coupe d'avec son père en refusant de vivre l'héritage de la miséricorde et de la fraternité.

C'est qu'il y a, pour ainsi dire, des "meurtriers de l'intériorité", des personnes qui poussent à désespérer, qui lèsent les relations, qui blessent une personne dans sa profondeur d'être, etc. On peut faire mention des indifférences, dénigrements, insultes, harcèlements, oppressions, violences jusque dans l'intimité, absence de travail, isolement, etc., tout ce qui finalement blesse une personne en tant qu'être de relation.

Et non, contrairement au refrain du libéralisme qui ne veut considérer que la responsabilité individuelle ou au refrain d'une certaine psychologie qui ne considère que la résilience, tout le monde n'a pas les ressources nécessaires ou suffisantes pour surmonter ce qui les meurtrit. Ou bien ont ces ressources mais ne sont pas ou plus en capacité de les utiliser. « Mon fils que voici était mort ».

Finalement, la mort la plus douloureuse n'est peut-être pas le trépas, mais ce qui meurtrit tant d'hommes et de femmes de leur vivant, ce contre quoi nous pouvons lutter, avec les autres, dans ce monde-ci. Et parfois, il faut du temps pour relever une personne, tel Lazare pour lequel Jésus dit : « Déliez-le et laissez-le aller ! » Déliez-le de tout ce qui n'est pas la vie et puis laissez-le aller à sa liberté.

On écoute mieux aujourd'hui, me semble-t-il, les récits de celles et ceux qui ont été ou qui sont meurtries, mais veut-on prendre le temps qu'il faut, souvent long, et les moyens nécessaires pour redonner saveur à la vie, autant qu'il est possible, à nos frères et sœurs en humanité ? Le veut-on ? même si le frère aîné critique notre action ? Même s'il est au travail tandis qu'on peut se réjouir du mieux être de tel ou telle ?

C'est également en ceci que nous avons à témoigner de la résurrection en ce monde. Que nous avons à témoigner d'un Dieu qui se montre Père d'une manière particulière : en donnant tout son héritage à ses enfants, en sortant vers chacun d'eux, tout en les laissant à leur liberté, mais désirant ardemment qu'ils vivent les uns pour les autres en frères et sœurs aimants afin que toutes et tous puissent être pleinement des vivants. Amen